Maria Valtorta, le monde gréco-romain retrouve sa place légitime dans la vie de Jésus. C'est dans ce monde que la prédication chrétienne va s'affirmer peu à peu, comblant ainsi un vide que tout le monde ressent.

Pythagore et Démosthène

Dans la synagogue des affranchis romains, la romaine Valeria organise une réunion entre Jésus et des gentils venus de tous les horizons. Un commerçant grec de Corinthe, qui a perdu l'usage d'un œil en luttant contre un rival, se présente devant Jésus et lui demande comment se comporter envers ce dernier. En souriant légèrement, Jésus lui rappelle les mots de Pythagore et de Démosthène : la Grèce a elle aussi ses sages.

Un homme – sans doute borgne, car il a un œil couvert d'un bandeau – dit, pour le retenir encore :

«Seigneur, j'ai été frappé par un homme, qui était jaloux de la prospérité de mon commerce. J'ai sauvé avec peine ma vie, mais j'ai perdu un œil, crevé par le coup. Aujourd'hui, mon rival est devenu pauvre et il est mal considéré ; il s'est enfui dans une bourgade près de Corinthe. Moi, je suis de Corinthe. Comment devrais-je me conduire envers celui qui a failli me tuer ? Ne pas faire aux autres ce qu'on n'aimerait pas subir, c'est bien, mais de lui, j'ai déjà subi... du mal, beaucoup de mal...»

Sa figure est si expressive qu'on y lit sa pensée non formulée : « et je devrais donc prendre ma revanche... »

Mais Jésus le regarde avec une lueur de sourire dans son œil bleu saphir, oui, mais avec la dignité d'un Maître sur tout son visage, et il l'interroge :

«C'est toi, un Grec, qui me demandes cela ? Vos grands hommes n'ont-ils peut-être pas dit que les mortels deviennent semblables à Dieu quand ils correspondent à deux dons qu'il leur accorde pour les rendre semblables à lui et qui sont : pouvoir être dans la vérité et faire du bien à son prochain ?

- Ah oui ! Pythagore !

- Et n'ont-ils pas dit que l'homme se rapproche de Dieu, non par la science ou

la puissance, ou autrement, mais en faisant du bien ?

- Ah oui ! Démosthène ! Mais, excuse-moi, Maître, si je te pose une question... Tu n'es qu'un Hébreu, or les Hébreux n'aiment pas nos philosophes... D'où tiens-tu ces connaissances ?

- Homme, j'étais la Sagesse qui inspirait aux intelligences ce qu'expriment ces paroles. Je suis là où le bien est actif. Toi qui es grec, écoute les conseils des sages à travers lesquels c'est encore moi qui parle. Fais du bien à celui qui t'a nuï, et tu seras appelé saint par Dieu. [...] » [EMV 534.9]

Dans l'histoire de la philosophie, Pythagore (VI^e siècle av. J-C.) est généralement cité pour ses études de mathématique et de musique. En fait, il s'est occupé d'un peu de tout, à partir d'un concept fondamental, partagé par la chrétienté : l'homme possède une âme immortelle, de nature divine, enfermée dans un corps mortel ; la vie sur cette terre est surtout une forme d'expiation, et il faut vivre en fonction de l'âme et non pas du corps. Tous les préceptes de la philosophie s'attachent au divin et encouragent à suivre la perfection divine. Ils exhortent ainsi à faire le bien et à le demander à Dieu, Seigneur de toute la création. Il y a pourtant une des croyances de Pythagore qui est très souvent critiquée par Jésus dans *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, et il s'agit de la « métempsy-cose », c'est-à-dire la continuelle renaissance de l'âme, de corps en corps, jusqu'à ce qu'elle se purifie totalement.

En général, les préceptes de Pythagore recherchent une vie sainte. Ils prêchent l'entente au sein des villes et entre les états ainsi que l'égalité entre tous les hommes. La distinction entre les Grecs et les barbares n'est donc pas due à leur naissance, mais plutôt à leur éducation et à leur culture. De plus, les préceptes de Pythagore recommandent l'amour pour la famille, l'amitié avec tous y compris les ennemis, le partage des biens, le respect des animaux et de la nature, la recherche de la sagesse.

Mais Pythagore ne nous a laissé aucun écrit. Toutes ses doctrines sont reconstruites grâce aux œuvres de ses disciples (appelés « pythagoriciens »), dont certains ont vécu de nombreux

siècles après lui^[24]. En outre, gardons à l'esprit que peu de livres de l'Antiquité sont arrivés jusqu'à nous: très souvent, ils nous sont parvenus par des résumés ou par des compilations, alors que les œuvres originales ont été perdues.

Il ne m'a pas été possible de retrouver dans ces œuvres la phrase synthétique exacte que Jésus attribue à Pythagore («*les mortels deviennent semblables à Dieu quand ils correspondent à deux dons qu'il leur accorde pour les rendre semblables à lui et qui sont: pouvoir être dans la vérité et faire du bien à son prochain*»), mais en principe, cette citation correspond bien au contexte de la philosophie pythagoricienne. D'ailleurs, dans les écrits de Porphyre, nous pouvons lire une phrase très semblable: «*Voici donc les exhortations que Pythagore avait l'habitude d'adresser, mais plus encore, il invitait à dire la vérité, parce que seule cette dernière pouvait rendre les hommes semblables à Dieu*»^[25].

Un peu auparavant, dans la maison de Zachée à Jéricho, Jésus parle de l'école pythagoricienne à des pécheurs repentis. Pythagore et ses adeptes soutenaient que les âmes étaient soumises à la réincarnation, par grades successifs, en corps d'animaux et en corps d'êtres humains, jusqu'à leur complète purification. Jésus explique cependant qu'en ce qui concerne les âmes, il n'y a aucune réincarnation.

«[...] Certains d'entre vous proviennent de régions où l'on connaît la théorie de l'école pythagoricienne. C'est une théorie erronée. Les âmes, une fois passé leur séjour sur la terre, ne reviennent plus jamais ici-bas dans aucun corps. Pas dans un animal, car il ne convient pas que quelque chose d'aussi surnaturel, habite dans une bête. Pas dans un homme, car comment le corps serait-il récompensé une fois réuni à l'âme au jugement dernier, si cette âme avait été revêtue de plusieurs corps? On dit, chez ceux qui croient à cette théorie, que c'est le dernier corps qui a la jouissance, parce qu'au cours des

24) Voir par exemples les œuvres de Jamblique, *La vie pythagoricienne*, et de Porphyre, *Vie de Pythagore*.

25) Porphyre, *Vie de Pythagore*, 41.

purifications successives, au cours de vies successives, c'est seulement dans la dernière réincarnation que l'âme atteint une perfection qui mérite une récompense. C'est une erreur et une offense ! Une erreur et une offense envers Dieu, puisque c'est admettre qu'il n'a pu créer qu'un nombre limité d'âmes. Une erreur et une offense envers l'homme, puisque cela revient à le juger si corrompu qu'il mérite difficilement une récompense. Il ne sera pas tout de suite récompensé, il devra subir une purification après la vie, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, mais la purification prépare à la joie. Aussi celui qui se purifie est déjà quelqu'un de sauvé. Et une fois sauvé, il jouira de cette récompense avec son corps après le dernier Jour. Il ne pourra avoir qu'un seul corps pour son âme, qu'une seule vie ici-bas, et c'est avec le corps que lui ont fait ceux qui l'ont procréé, et avec l'âme que le Créateur lui a créée pour vivifier sa chair, qu'il jouira de sa récompense.» [EMV 524.9]

De nombreux discours de Démosthène (IV^e siècle a. J-C) nous sont parvenus, mais là aussi, je ne trouve pas la citation précise que Jésus lui attribue («*l'homme se rapproche de Dieu, non par la science ou la puissance, ou autrement, mais en faisant du bien*»).

Cependant, Démosthène était devenu exemplaire par sa vertu et son altruisme, comme le confirme Plutarque^[26] qui rapporte un jugement de Panétius. La plus grande partie de ces discours sont écrits comme si la vertu était en elle-même le seul bien pour les hommes. Selon le philosophe, la tranquillité et la sécurité personnelles doivent être placées en second plan par rapport à la vertu et aux devoirs respectifs de chacun. Plutarque lui-même fait l'éloge de Démosthène pour sa volonté ferme de s'occuper toujours du bien commun et des intérêts publics au lieu de s'occuper d'abord de lui-même et de ses propres intérêts^[27]. Cela confirme d'une certaine manière que la phrase de *L'Évangile* correspond pleinement à la pensée de Démosthène.

26) Plutarque, *Vie de Démosthène*, 13.

27) Plutarque, *Vie de Démosthène*, 22.

La philosophie grecque

La sagesse inspirée par Dieu parle donc même à travers les sages grecs. On a cité Socrate, Pythagore et Démosthène, mais de nombreux extraits de l'EMV font allusion à des philosophes ou à des sages de façon générale, même si ces derniers ne sont pas nommés clairement. Il est facile de penser à de nombreux philosophes de la Grèce, aussi bien ceux qu'on a déjà nommés qu'à Platon et à d'autres auteurs antiques. Voici ci-dessous une petite anthologie, évidemment limitée.

Lazare, amateur de lecture, demande à Jésus s'il est bon de connaître aussi le monde des païens, et s'il peut lire des livres sur la philosophie, l'histoire, et la littérature d'Athènes et de Rome. La réponse de Jésus est lumineuse : lire et s'instruire n'est pas un péché, si cela n'altère pas l'idée de Dieu qui est en nous.

« Voici, Maître, une chose que je voudrais savoir. Je lis beaucoup. Je n'ai que ce réconfort. J'aime savoir... Je crois qu'au fond mieux vaut s'instruire que de faire le mal, mieux vaut lire que... que de faire d'autres choses. Mais je ne lis pas seulement nos écrits. J'aime aussi connaître le monde des autres : Rome et Athènes m'attirent. Je sais maintenant combien le contact avec les Assyriens et l'Égypte a été nocif pour Israël, et combien de mal nous ont fait les gouvernants hellénisants. Je ne sais si une personne privée peut se causer à elle-même autant de mal que Juda s'est en fait à lui-même et à nous, ses fils. Mais toi, qu'en penses-tu ? Je veux que tu m'enseignes, toi qui n'es pas un rabbi, mais le Verbe sage et divin. »

Jésus le fixe, pendant quelques minutes, d'un regard pénétrant, et en même temps lointain. On dirait que, à travers le corps de Lazare, il lui scrute le cœur et qu'allant plus loin encore, il voit je ne sais quoi... Il dit enfin :

« Tes lectures provoquent-elles en toi le moindre trouble ? T'éloignent-elles de Dieu et de sa Loi ?

– Non, Maître. Cela me pousse au contraire à comparer notre vérité à la fausseté païenne. Je les analyse et je médite les gloires d'Israël, ses justes, les patriarches, les prophètes et les figures louches des histoires étrangères. Je

compare notre philosophie, si l'on peut donner ce nom à la Sagesse qui s'exprime dans les textes sacrés, à la pauvre philosophie grecque et romaine où il y a des étincelles, mais pas la flamme tranquille qui brûle et respandit dans les livres de nos sages. Et ensuite, avec encore plus de vénération, je m'incline en esprit pour adorer notre Dieu qui parle en Israël par l'intermédiaire des événements, des personnes et de nos écrits.

- Dans ce cas, continue à lire... Cela te servira à connaître le monde païen... Continue. Tu peux continuer. Tu n'as pas le ferment du mal et de la gangrène spirituelle. Tu peux donc lire sans crainte. L'amour vrai que tu as pour ton Dieu rend stériles les germes profanes que la lecture pourrait introduire en toi. Tout acte de l'homme peut être bon ou mauvais selon la manière dont il l'accomplit. Aimer n'est pas péché si on aime saintement. Travailler n'est pas péché si on travaille quand il le faut. Gagner de l'argent n'est pas péché, si on se contente d'un gain honnête. S'instruire n'est pas péché si, par l'instruction, on ne tue pas en soi l'idée de Dieu. En revanche, c'est un péché, même de servir à l'autel, si on le fait par intérêt personnel. En es-tu persuadé, Lazare ? » [EMV 84.6]

Plus tard, dans le jardin de Jeanne de Kouza, Jésus rencontre les Romaines et parle de Socrate et des philosophes antiques avec Plautina. Ce sont ces sages, dit Jésus, qui ont voulu établir dans la patrie des dieux, à Athènes, un autel au « Dieu inconnu »^[28], parce qu'ils ont intuitivement senti que quelque chose de sublime et de divin a créé le monde duquel vient tout le bien qui existe dans l'univers.

« [...] Je te rappelle les anciens philosophes, les plus grands. Ils étaient païens, eux aussi, mais regarde quelle élévation de vie ils ont eue ! Mêlée à l'erreur, car l'homme est enclin à l'erreur. Mais quand ils se sont trouvés en face des plus grands mystères tels que la vie et la mort, quand ils ont été mis devant le dilemme de l'honnêteté ou de la malhonnêteté, de la vertu ou du vice, de l'héroïsme ou de la lâcheté, quand ils ont pensé que se tourner vers le mal aurait été maléfique pour leur patrie et leurs concitoyens, alors ils ont mis toute

28) Voir ci-dessous.

leur volonté — une volonté de géants — à rejeter les tentacules des mauvais polypes ; libres et saints, ils surent vouloir le Bien à tout prix, ce Bien qui n'est autre que Dieu.

[...]

– Il y a dans la patrie des dieux un autel qui n'est dédié à aucun d'eux. La sagesse humaine l'a dédié au dieu inconnu. Car les sages, les vrais philosophes, ont eu l'intuition qu'il existe autre chose que ces histoires inventées pour ces éternels enfants que sont les hommes, dont les esprits sont enveloppés dans les bandeaux de l'erreur. Si donc ces sages — qui ont eu l'intuition qu'il existe autre chose que ces mises en scènes mensongères, quelque chose de vraiment sublime et divin qui a fait tout ce qui existe et d'où provient tout ce qu'il y a de bon dans le monde — ont voulu élever un autel au dieu inconnu, qu'ils pressentaient être le vrai Dieu, comment pouvez-vous donner le nom de Dieu à ce qui ne l'est pas et prétendre savoir ce qu'en réalité vous ignorez ? Sachez donc qui est Dieu pour pouvoir le connaître et l'honorer. Dieu est celui qui, par sa pensée, a fait du Néant le Tout. [...] » [EMV 167.6-8]

Plus loin, quand Jean d'En-Dor, un ancien professeur à Cinthium dans l'île de Chypre, s'ajoute au groupe apostolique, il transporte avec lui ses livres de philosophie, d'histoire et de littérature et suscite la curiosité de Pierre. L'approbation de Jésus est cependant lumineuse: «*Ils pourront t'être utiles pour discuter sur Dieu avec les païens*». Dans cet épisode, on voit le début de tout ce qui sera ensuite le développement de la patristique, avec la réconciliation entre la philosophie païenne et la doctrine chrétienne, afin d'être entendu aussi par les savants qui vivent dans le monde gréco-romain. Il y a aussi la simplicité de la foi de Pierre, qui suffit aux ignorants et aux humbles pour devenir Chrétiens.

L'homme, qui chemine près de Jésus et fatigue sous le poids de son sac, attire la curiosité de Pierre.

« Mais qu'est-ce que tu as là-dedans de si lourd ? demande-t-il.

– Mes vêtements... et des livres... Ce sont mes amis, après les poulets et avec eux. Je n'ai pu m'en séparer. Mais ils pèsent lourd.

- Eh ! la science, ça pèse ! Bien sûr ! Et à qui cela plaît, hein ?
 - Ils m'ont empêché de devenir fou.
 - Eh ! tu dois bien les aimer ! Mais de quels livres s'agit-il ?
 - Philosophie, histoire, poésie grecque et romaine...
 - C'est beau, beau. Certainement beau. Mais... penses-tu pouvoir les traîner ?
 - J'arriverai peut-être même à m'en séparer. Mais on ne peut pas tout faire à la fois, n'est-ce pas, Messie ?
 - Appelle-moi Maître. C'est vrai, ce n'est pas possible. Mais je te trouverai un lieu où abriter tes amis, les livres. Ils pourront t'être utiles pour discuter sur Dieu avec les païens.
 - Ah ! ton avis n'a pas la moindre réserve ! »
- Jésus sourit et Pierre s'écrie :
- « Je crois bien ! Lui, il est la Sagesse !
- Il est la Bonté, sois-en sûr. Toi, tu es cultivé ?
 - Moi ? Ah ! très cultivé ! Je sais distinguer une alose d'une carpe. Ma culture ne va pas plus loin. Je suis pêcheur, mon ami ! »
- Pierre rit, humble et franc.
- « Tu es honnête. C'est une science qu'on apprend par soi-même. Et c'est très difficile de l'avoir. Tu me plais.
- Toi aussi, tu me plais parce que tu es franc [...] » [EMV 188.10]

Par la suite, un autre colloque avec les dames romaines, qui sont accompagnées de l'officier Quintilien, a lieu dans les jardins de Béthanie, en présence de Lazare. La rencontre est précédée d'un bref dialogue entre Jésus et sa Mère, Marie, préoccupée par la présence des païens. Jésus développe alors une très belle leçon, en comparant la construction d'un temple païen avec la construction de la foi au Dieu vrai dans son âme.

- « Mon Fils, il est arrivé des païens avec des femmes. Ils disent avoir appris par Jeanne que tu es ici. Ils disent aussi qu'ils t'ont attendu tous ces derniers jours près de l'Antonia...
- Ah ! j'ai compris ! J'arrive tout de suite. Où sont-ils ?
- Dans la maison de Lazare, dans son jardin. Les Romains l'aiment bien et lui,

il n'éprouve pas pour eux la répulsion que nous avons, nous. Il les a fait entrer, avec leurs chars, dans le grand jardin pour ne scandaliser personne.

– C'est bien, Mère. Ce sont des soldats et des dames romaines. Je le sais.

– Et que veulent-ils de toi ?

– Ce que beaucoup de gens en Israël ne veulent pas : la lumière.

– Mais comment, et qui croient-ils que tu es ? Dieu, peut-être ?

– A leur façon, oui. Il leur est facile, plus facile à eux qu'à nous, d'accueillir l'idée de l'incarnation d'un dieu dans une chair mortelle.

– Dans ce cas, ils en sont arrivés à la foi en toi...

– Pas encore, Maman. Je dois d'abord détruire la leur. Pour le moment, je suis à leurs yeux un sage, un philosophe, comme ils disent. Mais, soit par désir de connaître les doctrines philosophiques, soit par leur tendance à croire possible l'incarnation d'un dieu, ils m'aident grandement à les amener à la vraie foi. Tu peux en être sûre, ils ont plus de simplicité dans leur pensée que beaucoup en Israël.

– Mais seront-ils sincères ? On dit que Jean-Baptiste...

– Non. Si la chose avait dépendu d'eux, Jean serait libre et en sécurité. Celui qui n'est pas rebelle, ils le laissent tranquille. En outre, je te l'assure, pour eux le fait d'être prophète — ils emploient le mot de philosophe, parce que l'élévation de la sagesse surnaturelle, pour eux, c'est toujours de la philosophie — est une garantie pour qu'ils le respectent. N'en sois pas préoccupée, Maman. Ce n'est pas de là que me viendra le mal...

[...]

Plautina se lève de nouveau et dit :

« J'ai beaucoup réfléchi... J'aurais tant à apprendre... tout, pour juger. Mais, s'il m'est permis de le demander, je voudrais savoir comment se construit une foi, en toi par exemple, sur un terrain que tu as dit être privé d'une vraie foi. Tu as dit que nos croyances sont vaines. Dans ce cas, nous restons sans rien. Comment arriver à avoir ?

– Je vais prendre l'exemple d'une chose que vous possédez : les temples. Vos édifices sacrés, vraiment beaux, dont l'unique imperfection est d'être dédiés au Néant, peuvent vous enseigner comment l'on peut arriver à avoir une foi et où la placer. Observez : où sont-ils construits ? Quel lieu choisit-on si possible pour eux ? Comment sont-ils construits ? L'endroit est généralement spa-

cieux, dégagé et en hauteur. Et, s'il n'est pas spacieux et dégagé, on le rend tel en démolissant tout ce qui encombre ou limite le terrain. S'il n'est pas en hauteur, on le surélève sur un stéréobate plus élevé que celui de trois marches, utilisé d'habitude pour les temples situés déjà sur un lieu naturellement élevé. Enfermés la plupart du temps dans une enceinte sacrée formée de colonnades et de portiques à l'intérieur desquels se trouvent des arbres consacrés aux dieux, des fontaines et des autels, des statues et des stèles, ils sont d'ordinaire précédés du propylée, au-delà duquel se trouve l'autel où l'on fait les prières aux divinités. En face se trouve le lieu du sacrifice, car le sacrifice précède la prière. Souvent, en particulier pour les plus grands, un péristyle les borde d'une guirlande de marbres précieux. A l'intérieur se trouvent le vestibule antérieur, à l'extérieur ou à l'intérieur du péristyle, la chambre du dieu, le vestibule postérieur. Les marbres, les statues, les frontons, les acrotères et les tympanons tous polis, précieux, ornés, font du Temple un édifice très noble, même au regard des plus rustres. Est-ce bien cela ?

– Oui, Maître. Tu les as vus et très bien étudiés, confirme en le félicitant Plautina.

– Mais s'il est bien établi qu'il n'a jamais quitté la Palestine... ? s'exclame Quintilianus.

– Je n'en suis jamais sorti pour aller à Rome ou à Athènes, mais je n'ignore pas l'architecture de la Grèce et de Rome. Dans le génie de l'homme qui a décoré le Parthénon, j'étais présent, car je suis partout où il y a vie et manifestation de la vie. Là où un sage pense, un sculpteur sculpte, un poète compose, une mère chante sur un berceau, un homme se fatigue sur les sillons, un médecin lutte contre les maladies, un vivant respire, un animal vit, un arbre pousse, je suis là avec Celui de qui je viens. Dans le grondement d'un tremblement de terre ou le fracas de la foudre, dans la lumière des étoiles ou le mouvement des marées, dans le vol de l'aigle ou dans le bruit du moustique, je me trouve avec le Très-Haut, le Créateur.

– De sorte que... tu... tu connais tout ? Aussi bien les pensées que les œuvres humaines ? demande encore Quintilianus.

– Oui. »

Les Romains se regardent avec stupéfaction.

Un silence prolongé... puis, timidement, Valéria requiert :

« Développe ta pensée, Maître, pour que nous sachions que faire.

– Oui. La foi se construit comme on construit les temples dont vous êtes si fiers. On fait un emplacement pour le temple, on dégage les alentours, on surélève son emplacement.

– Mais où se trouve le temple pour y mettre la foi, cette divinité vraie ? demande Plautina.

– La foi n'est pas une divinité, Plautina. C'est une vertu. Il n'y a pas de divinité dans la vraie foi, mais il existe un Dieu unique et vrai. » [...] [EMV 204.1]

Vient ensuite un très bel épisode. Syntica y raconte son passé d'esclave et le moment où elle se rend compte qu'elle a une âme, grâce à la lecture des philosophes grecs qu'elle associe aux paroles de Jésus. Cela lui donne une dignité et une force telle qu'elle repousse son maître et fuit finalement pour aller à la recherche de Jésus : elle tombe justement sur le groupe apostolique. Syntica reconnaît dans le Christ l'étranger dont on lui avait dit qu'il parlait mieux que Socrate et Platon ; elle voit même en lui le Dieu inconnu auquel les sages grecs avaient élevé un autel sur l'acropole d'Athènes.

« Je ne suis pas illettrée, Seigneur. Butin de guerre dès mon plus jeune âge, mais pas plébéienne. C'est mon troisième maître et c'est un faune répugnant. Mais il me reste les paroles de nos philosophes. Et je sais qu'il n'y a pas que la chair en nous. Il y a quelque chose d'immortel en nous, quelque chose qui n'a pas de nom précis pour nous. Mais ce nom, je le sais depuis peu. Il est passé un jour un homme à Césarée. Il faisait des prodiges et parlait mieux que Socrate et que Platon. On en a beaucoup parlé, dans les thermes et dans les tricliniums, ou dans les péristyles dorés, souillant son auguste nom en le prononçant dans les salles d'immondes orgies. Et mon maître a voulu que, justement moi qui déjà pressentais qu'il y avait quelque chose d'immortel qui n'appartient qu'à Dieu et ne s'achète pas comme une marchandise sur un marché d'esclaves, je relise les œuvres des philosophes pour les comparer et chercher s'ils mentionnaient cette chose ignorée que l'homme venu à Césarée a nommé : " âme ". C'est à moi qu'il a fait lire cela ! A moi qu'il voulait asservir